

30 octobre 2001, France

Discours à l'occasion du quarantième anniversaire de la Délégation générale du Québec à Paris

Mesdames et Messieurs les premiers ministres, ministres et secrétaires d'État, Monsieur le Secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie, Mesdames, Messieurs les Ambassadeurs et Chefs de missions diplomatiques, Monsieur l'Ambassadeur du Canada, Mesdames et Messieurs les Parlementaires, Mesdames, Messieurs, Chers amis de la France et du Québec, Nous sommes ici pour célébrer de formidables retrouvailles. En effet, l'histoire nous avait séparés — c'est la faute à Voltaire, c'est le cas de le dire —, et pendant un siècle, entre 1760 et 1860, les Québécois n'ont entendu aucune voix française sur leur sol. Le premier navire français à mouiller à Québec est venu en 1860, il s'appelait la Capricieuse. Plutôt bien nommé.

C'est la raison pour laquelle, parfois, la différence d'accent était telle que vous vous demandiez si nous parlions la même langue.

Mon grand-père et ses contemporains parlaient tout simplement comme Louis XIV. Il disait: « C'est moé, c'est toé ». Il n'a jamais dit: « C'est moé le roi. » Mais, en fier paysan, il se considérait comme le roi de la terre. Et puis nous nous sommes enfin retrouvés. Il était temps. Ces retrouvailles ont été si tardives qu'elles auraient pu ne pas avoir lieu. Nous avons connu des malheurs considérables qui allaient d'ailleurs présager de grands bonheurs que nous vivons aujourd'hui.

En 1760, 70 % des hommes et des femmes qui vivaient en Nouvelle-France savaient lire, écrire et compter — beaucoup plus, donc, qu'en métropole —, et le Collège des Jésuites à Québec était le meilleur collège de France. Soixante-dix ans après la conquête, signe évident du premier grand malheur, 30 % des Québécois et des Québécoises savaient lire, écrire et compter, et le Collège des Jésuites de Québec était devenu une caserne de cavalerie. Quelle que soit la nationalité des cavaliers, quand les cavaliers remplacent les intellectuels dans les collèges, le niveau n'a pas tendance à monter.

Nous avons donc entrepris ce grand hiver de la non-connaissance, qu'on pourrait appeler, en termes plus brutaux, l'ignorance. Nous sommes arrivés, en 1960, avec le niveau d'éducation le plus bas des pays développés, signe du grand malheur. Mais là, le grand bonheur a commencé à se dessiner, le long hiver a commencé à se dissiper, et un printemps presque glorieux a commencé. Aujourd'hui, le niveau d'éducation de la nation québécoise est le plus élevé des pays développés. Voilà l'évolution de ce pays.

Nous avons parmi nous ce soir un des grands artisans, qui est contemporain de Jean Lesage et de René Lévesque, qui a été élu dans ce qu'on a appelé « l'équipe du tonnerre », en 1960 : le ministre de l'Éducation qui a lancé le Québec sur la voie du succès, M. Paul Gérin-Lajoie. Il est parmi nous ce soir. Donc, ces retrouvailles, elles ont eu lieu. Louise Beaudoin y a participé abondamment plus tard, et tous les autres qui sont ici, parce que nous avons invité dans cette salle un grand nombre des hommes et des femmes qui ont fait le succès de ces extraordinaires relations franco-québécoises. En effet, ces retrouvailles ont donné naissance au flot de coopération probablement le plus complet, le plus universel que deux peuples distincts aient jamais établi entre eux. À l'origine purement étatiques, purement gouvernementales, elles ont gagné l'ensemble de la vie collective en peu de temps. Aujourd'hui, le flot des échanges matériels au sens large, aussi bien le commerce que les

investissements, a atteint un niveau absolument exemplaire. Des centaines d'entreprises françaises sont établies au Québec et y créent des dizaines de milliers d'emplois. Et ce n'est pas une relation unilatérale, l'inverse est vrai aussi, et il est plus vrai encore. Toutes proportions gardées, les entreprises québécoises créent plus d'emplois en France que les entreprises françaises n'en créent au Québec. Nous avons aussi un flot commercial remarquable, équilibré. Généralement, la France achète au Québec autant que nous vendons en France. Sauf, chaque année, 100000000 \$ de déficit en faveur de la France: les vins et les livres. Nous n'avons pas la prétention de vous concurrencer en matière vinicole, pour des questions climatiques. Et, en matière littéraire, pour des questions de taille de la population, parce que, proportionnellement, vous savez que la création littéraire au Québec est aussi impressionnante que la création économique et la création scientifique. Dans les grands bonheurs qui ont suivi nos malheurs initiaux, le fait est que le Québec représente aujourd'hui le prototype d'une économie du savoir, d'une économie avancée. La moitié de toutes les exportations de produits de haute technologie qui sortent de l'économie canadienne proviennent du Québec, alors que l'économie du Québec n'est que 25 % de celle du Canada, en volume. Nous avons gagné notre vie honnêtement et durement en étant bûcherons, mineurs, en construisant des barrages, en exportant des concentrés de cuivre, de fer et de zinc. Aujourd'hui, nous gagnons encore honorablement notre vie dans des mines plus modernes et des forêts mieux exploitées, mais nous vivons surtout de l'aérospatiale au Québec, qui est la cinquième puissance aérospatiale du monde avec 7 millions d'habitants. C'est à peine croyable. Il y a 40000 travailleurs, travailleuses de l'aérospatiale à Montréal, il y en a 25000 à Toulouse, en tout respect. Nous vivons grâce à la pharmacie, aux biotechnologies. Nous vivons grâce au matériel de multimédia, au matériel de télécommunication. Et, en même temps, nous avons une vie culturelle à nulle autre pareille. D'ailleurs, il y a une relation entre les deux, c'est ce qu'on appelle l'indice bohémien. Ce sont des chercheurs américains qui ont mis cette chose en lumière, il y a quelques années. Ils ont compté dans un espace économique tous les créateurs, les créatrices, les romanciers, les danseurs, les musiciens d'orchestre. Ils ont établi l'indice bohémien et ils se sont rendus compte qu'il était rigoureusement égal à l'indice de haute technologie de l'espace concerné. Alors, les Québécois, oui, sont des bohémiens incorrigibles, mais c'est ce qui fait d'eux, je crois, des créateurs et des créatrices exemplaires. C'est ce qui fait que Luc Plamondon a continué Victor Hugo et que plusieurs artistes québécois se produisent sur toutes les scènes du monde. Vous en aurez, ce soir, d'ailleurs, un remarquable échantillon.

Tout cela est en partie dû à nos retrouvailles. Si le Québec est intéressant, si son économie est diversifiée, si sa culture est vivante, c'est parce qu'il a l'immense bonheur de participer à deux espaces culturels. Le Québec est d'Amérique, et profondément d'Amérique. Mais il est puissamment connecté à l'Europe à travers la France. Ce qui nous a permis de réaliser — et c'est l'idéal québécois et nous y sommes presque — une synthèse extraordinaire entre les meilleures valeurs de notre continent et les meilleures valeurs de l'Europe de l'Ouest. C'est pourquoi vivre à Montréal, vivre au Québec, c'est vivre, par beaucoup d'aspects, à la fois en Europe et en Amérique. Nous avons un slogan touristique aux États-Unis qui a fait fureur, nous disons aux Américains: « Come to Europe without jet lag. » La première année qu'on a utilisé ces mots, on a eu 17 % d'augmentation de nos ventes. C'est bon. La réalité québécoise, c'est donc ce que nous avons vécu grâce à vous, grâce à la coopération qui nous a unis, grâce à l'estime que vous nous avez portée. Les moindres détails de notre vie ont été changés. Quand cet accord a été signé pour l'ouverture de notre délégation, il y a 40 ans, il y avait quatre variétés de fromage au Québec. C'est à cette époque que le général de Gaulle disait: « La France est difficile à gouverner parce qu'il y a 300 variétés de fromage. » Mais vous êtes quand même 60000000 pour 300 variétés de fromage. Au moment où je vous parle, après 40 ans de coopération, il y a 300 variétés de fromage au Québec. Ça peut être encourageant

pour notre agroalimentaire, mais c'est angoissant pour les gouvernants! Donc, dans les grandes choses comme dans les petites, ces retrouvailles ont été impeccables. Je termine en disant que cette amitié entre deux nations s'est rendue au niveau des individus. Il y a des dizaines et des dizaines de milliers de Québécois qui ont des amis personnels et intimes en France et qui maintiennent ces amitiés, et c'est mon cas, à la troisième génération. Mes petits-enfants connaissent les petits-enfants de mes condisciples de la rue Saint-Guillaume et de la rue des Saints-Pères. Et je ne suis pas original de ce point de vue là, l'Office franco-québécois pour la jeunesse a organisé des milliers de déplacements dans un sens et dans l'autre. C'est pourquoi j'affirme que cette coopération est exemplaire et probablement sans nul autre exemple. Le Québec doit continuer à cheminer. Nous avons, comme je l'ai dit, connu de grands malheurs, de grands bonheurs. Ce que moi et plusieurs autres considérons comme le bonheur ultime n'est pas encore arrivé, mais, en tout respect pour l'opinion contraire, le Québec forme une nation. La question nationale du Québec n'est pas réglée. Dans l'amitié avec nos compatriotes du reste du Canada, dans la modernité d'une union de type fédéral avec libre circulation, comme l'Europe en donne l'exemple au reste du monde, nous espérons bien, un jour, pouvoir dire que le Québec a réalisé son idéal. Que cette survivance, qu'on n'appelait pas encore combat pour la diversité culturelle, nous a conduits à la vie, à la vie libre, démocratique et fructueuse de relations égales dans la dignité entre les nations.

À cette époque précisément tourmentée de notre histoire, si le Québec et la France continuent à donner cet exemple, ils n'auront pas servi que leurs intérêts. Ils auront servi, par l'exemplarité, l'intérêt du genre humain. C'est la seule forme de nationalisme et d'amour de la patrie qui est acceptable. Quand l'amour de notre patrie consiste à faire qu'elle soit meilleure afin que la terre des hommes soit meilleure. Merci de votre présence parmi nous.